Nisrine Slitine El Mghari

Villes et romans marocains

Espaces de vie, lieux de mémoire et territoires tiers

Les Presses de l'Université de Montréal

Première monographie à proposer une analyse comparative et interdisciplinaire d'œuvres de fiction marocaines d'expressions française et arabe, cet ouvrage examine la façon dont les villes deviennent, au fil du temps, des lieux littéraires et rhétoriques. L'auteure montre comment les expériences humaines – conflits sociaux et tensions autour de l'ethnicité, de la religion, de la langue ou de la sexualité — continuent de façonner non seulement les espaces urbains, mais aussi littéraires, principalement dans les villes de Casablanca, de Tanger, de Rabat, de Fès, de Marrakech, d'Agadir et d'Aghmat. Le livre met l'accent sur l'évolution du métissage linguistique dans le roman et sur l'identité plurielle de la société urbaine des dernières années, en analysant notamment l'interaction entre la darija (le dialecte arabe marocain), l'arabe standard et le français. Au XXIe siècle, la fiction marocaine célèbre la diversité historique et la richesse culturelle et prône une coexistence harmonieuse, ce qui est particulièrement visible dans le travail des écrivaines.

Dans cet ouvrage exceptionnel, l'auteure traduit vers le français de nombreux passages de textes littéraires en arabe standard moderne et en arabe vernaculaire marocain comblant par là un vide important dans la connaissance des relations entre le littéraire et le social non seulement au Maroc, mais aussi dans l'ensemble du Maghreb.

Nisrine Slitine El Mghari est professeure adjointe d'études françaises et francophones au Département des langues et cultures modernes et classiques à l'Université du Kentucky aux États-Unis.

34,95 $ • 31 €

Couverture : La nouvelle *Bāb Būjlūd* dans les années 1920. Collection privée de Georges Michel.

ISBN 978-2-7606-4861-6

espace littéraire

Disponible en version numérique
www.pum.umontreal.ca

VILLES ET ROMANS MAROCAINS

espace
littéraire

VILLES ET ROMANS MAROCAINS

Espaces de vie, lieux de mémoire et territoires tiers

Nisrine Slitine El Mghari

L'auteure remercie The Office of the Vice President for Research (OVPR), Research and Creative Activities Support Program de l'University du Kentucky.

Mise en pages : Yolande Martel

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Villes et romans marocains : espace vécu, lieux de mémoire et territoires tiers / Nisrine Slitine El Mghari.

Nom : Slitine El Mghari, Nisrine, auteure.

Collection : Espace littéraire.

Description : Mention de collection : Espace littéraire | Présenté à l'origine par l'auteure comme thèse (de doctorat—Université de l'Oklahoma), en 2018, sous le titre La ville marocaine : une quête du vécu, de la mémoire, et des tiers lieux dans le roman du XX[e] et XXI[e] siècles. | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20230056997 | Canadiana (livre numérique) 20230057004 | ISBN 9782760648616 | ISBN 9782760648623 (PDF) | ISBN 9782760648630 (EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Roman marocain (français)—20[e] siècle—Histoire et critique. | RVM : Roman marocain—20[e] siècle—Histoire et critique. | RVM : Roman marocain (français)—21[e] siècle—Histoire et critique. | RVM : Roman marocain—21[e] siècle—Histoire et critique. | RVM : Villes dans la littérature. | RVM : Maroc—Dans la littérature.

Classification : LCC PQ3988.5.M6 S55 2023 | CDD 843.9109964—dc23

Dépôt légal : 4[e] trimestre 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2023

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Fonds du livre du Canada, le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Conseil des arts du Canada | Canada Council for the Arts

SODEC Québec

IMPRIMÉ AU CANADA

Ce livre est dédié
À Malika Khallef
À la mémoire de Moulay Brahim Slitine El Mghari.

INTRODUCTION

Bien que la ville occupe une place importante dans la tradition arabo-musulmane et dans la littérature nord-africaine depuis le Moyen Âge, les recherches portant sur la représentation de la ville arabo-musulmane dans le roman de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient font partie d'une discipline émergente. Dans *Urban Spaces in Contemporary Egyptian Literature* (2011) (*Les espaces urbains dans la littérature égyptienne contemporaine*), Mara Naaman examine les transformations de l'ancien centre-ville du Caire à l'époque moderne en se focalisant sur la symbolique de ces changements dans la fiction égyptienne. Dans *Beirut, Imagining the City* (2014) (*La représentation de la ville de Beyrouth*), Ghenwa Hayek expose les différentes transmutations que la capitale du Liban a subies au cours des dernières décennies et décrit comment les écrivains libanais s'emparent de ces changements afin de reconstruire des espaces urbains dans leurs romans. Au Maroc, les études de ce genre sont quasi inexistantes. Pourtant, la ville marocaine en tant que sujet d'écriture littéraire est aussi riche et complexe que l'histoire du royaume. Le Maroc compte quatre villes impériales, Fès, Marrakech, Meknès et Rabat. Ces villes ont été fondées sous le règne de diverses dynasties arabes et berbères qui ont gouverné le Maroc depuis le VIII^e^ siècle et ont été désignées en tant que capitales successives du pays. La diversité culturelle, les développements politiques et les transformations sociales et physiques qu'ont connus ces villes ont inspiré l'esprit créateur de plusieurs écrivains marocains au fil de la longue histoire du royaume. Parmi les rares ouvrages collectifs dans cette veine, on trouve *Lire les villes marocaines* (2011). Cet important travail dirigé par Véronique Bonnet, Marc Kober et Khalid Zekri présente un ensemble d'études critiques sur la représentation des espaces urbains dans l'écriture littéraire, mais n'aborde que partiellement la production littéraire marocaine.

Le présent livre vient donc combler cette lacune en proposant une étude pluridisciplinaire consacrée à la ville marocaine, notamment dans ses différents aspects esthétiques, culturels et historiques. Je dois d'emblée établir que la représentation de la ville dans d'autres genres tels que la poésie et le théâtre marocains ne fait pas l'objet de cet ouvrage. Un tel projet serait certainement innovant et d'intérêt, mais une production littéraire aussi riche et importante mérite une étude approfondie et comparatiste à part entière. Cela dit, afin d'appréhender les diverses traditions littéraires, je trouve utile, et même nécessaire, de retracer dans ce livre l'évolution de la littérature du Maroc depuis le Moyen Âge, plus précisément la représentation de la ville marocaine dans la prose rimée de tradition arabo-andalouse. J'analyse ici la manière dont les villes deviennent des lieux littéraires et rhétoriques de conflits sociaux et de tensions autour de l'ethnie, de la religion, des affiliations linguistiques et du genre dans la fiction du pays d'expression arabe et française. J'étudie comment la technique littéraire révèle des phénomènes culturels généralement négligés tant par les historiens de l'espace urbain que par les médias officiels marocains et internationaux. Je m'intéresse surtout à la géographie et à la réalité de la ville marocaine et à la façon dont celles-ci sont explorées dans le roman marocain des XX^e^ et XXI^e^ siècles. En particulier, je rends compte de la façon dont la fiction dépeint les paysages urbains évolutifs et parfois tumultueux de six villes – Casablanca, Tanger, Rabat, Fès, Marrakech et Agadir – du début du XX^e^ siècle à nos jours. Je propose de considérer la ville marocaine, au-delà d'un élément géographique et narratif, comme un réservoir d'expériences vécues pendant certaines périodes historiques importantes – la période précoloniale, le Protectorat (1912-1956), la période postindépendance et les Années de plomb (1971-1999) – et de pratiques urbaines du nouveau siècle, à savoir la clandestinité et le terrorisme. En somme, j'examine la manière dont les expériences humaines au sein des villes ont façonné et continuent d'affecter non seulement *les espaces urbains*, mais aussi *l'espace littéraire* au Maroc.

En effet, à la différence de la production littéraire égyptienne et libanaise, l'action dans le texte narratif marocain des XX^e^ et XXI^e^ siècles ne se limite pas à une ville spécifique, mais s'étend à plusieurs. Rabat, la capitale administrative du royaume, Casablanca, sa capitale économique, Fès, sa capitale spirituelle et culturelle, ou encore Tanger, déclarée zone internationale en 1924 et aujourd'hui zone franche, font partie des villes marocaines les plus représentées dans la fiction natio-

nale. Ces différentes entités urbaines connues du romancier, ainsi que leur atmosphère politique, socioéconomique et religieuse mouvementée, incitent les écrivains à les utiliser comme décor et contexte dans lesquels les personnages, leurs émotions et leurs histoires évoluent. Plus encore, si, dans la création littéraire marocaine, un grand nombre de villes, comme Marrakech, Casablanca, Fès, Rabat, Agadir et Tanger, parmi d'autres, sont utilisées comme cadre de l'intrigue, les scènes romanesques chez les écrivains marocains sont rarement campées dans un milieu rural. Ce n'est pas le cas dans d'autres textes littéraires du monde arabe, notamment le roman égyptien, qui se marquent par la tradition littéraire rurale inaugurée par *Zainab*[1] (Haykal, 1913). Contrairement au roman égyptien qui, bien que portant un regard sur l'espace urbain, demeure fidèle à la tradition de la littérature rurale[2], le roman marocain se déroule souvent dans un univers citadin. D'ailleurs, à la différence des écrits du siècle dernier qui ne se présentent pas *stricto sensu* comme étant des récits de la ville, par exemple *Mosaïques ternies* (1932) d'Abdelkader Chatt ou *La Boîte à merveilles* (1954) d'Ahmed Sefrioui, de nombreux récits contemporains marocains affichent dans leur titre le nom de la ville représentée. Je cite à titre d'exemple *Fās… law ʿādat ilayh* (*Fès… Si la ville lui revenait*) (2003) d'Aḥmad al-Madīnī, *Le griot de Marrakech* (2005) de Mahi Binebine, *Tanger, rue de Londres* (2010) de Badia Hadj Nasser, et plus récemment *Marrakech noir* (2018), un recueil de nouvelles plurilingues édité par Yassin Adnan. Ce livre offre donc un très large éventail de travaux sur la représentation de la ville marocaine dans ses formes romanesques, (auto)biographiques et esthétiques variées, et permet au lecteur de voir les mutations et les enjeux intellectuels, socioculturels et politiques éprouvés par le royaume dès le Moyen Âge.

L'aube de la ville arabo-musulmane dans le texte littéraire

L'histoire de la ville arabo-musulmane ainsi que celle de la représentation littéraire de la vie urbaine remontent à la période abbasside (750-1258), période durant laquelle Baghdād, la capitale impériale, fut

1. *Zainab* est le premier roman égyptien de Muḥammad Ḥusayn Haykal publié au début du XX^e^ siècle.

2. Dans la préface de son ouvrage intitulé *The Novel and the Rural Imaginary in Egypt, 1880-1995* (2004), Samah Selim souligne qu'elle utilise le village en tant qu'espace d'étude des rapports entre la politique, l'idéologie et le roman rural du XX^e^ siècle.

édifiée, en 762. Cette ère coïncide avec l'émergence dans le monde arabo-musulman d'un lien solide entre l'homme et l'espace qu'il a créé (Elinson, 2009). La vie tribale cède progressivement le pas au système urbain, qui représente une nouvelle structure physique connectant ses nouveaux résidents – de classes sociales, économiques et religieuses différentes et d'origines variées – par la restriction de l'espace physique (2009). La notion de l'espace s'élargit donc du microcosme : *al-ʿaṣabiyyah al-qabaliyyah* (la solidarité sociale au sein de la tribu) au macrocosme de l'arène urbaine : *al-tamaddun* (l'urbanisation). Pour le poète de l'époque, la ville symbolise une nouvelle culture et une esthétique qui vont de concert avec ce nouvel ordre spatial. La ville devient une source de fierté et de célébration, mais aussi de nostalgie et de perte chez le poète (2009)[3]. Cet art, qui se nourrit de la vie urbaine, voyage jusqu'en Espagne musulmane pendant le règne des Omeyyades (756-1031)[4] et se développe au fil de l'histoire pour reconstruire l'image de la prospérité et de la décadence de la civilisation andalouse. Étant à la croisée géographique et historique de ces civilisations – arabo-musulmane, juive et berbère – l'Afrique du Nord en général et le Maroc en particulier connaîtront des influences littéraires diverses sur les plans thématiques et esthétiques.

Avant l'expulsion des Juifs et des Musulmans de l'Espagne dans le cadre de la *Reconquista* (la reconquête de l'Espagne par les royaumes chrétiens), la poétique de la ville andalouse atteint la littérature marocaine de l'époque à travers les écrits de certains auteurs andalous du XIV^e^ siècle. Il s'agit par exemple de *Mufākharat malāqa wa salā* (*Une rencontre de vantardise entre Malaga et Salé*) de Lisān al-Dīn Ibn al-Khaṭīb, une *maqāma* (un récit en prose rimée) qui, selon la définition qu'en donne Alexander Knysh, marque une hybridation et un entrelacement de plusieurs genres et styles traditionnels de la

3. L'élévation de la ville arabe, aussi bien que son écroulement, ont été la source de jaillissement d'une variété de genres et de thèmes qui puisent essentiellement à la poésie, puisque cette dernière représente à l'époque la forme d'art la plus noble et la plus éclatante de par son style raffiné et ses images symboliques.

4. La dynastie omeyyade arabo-musulmane a été fondée en Andalousie par ʿAbd al-Raḥmān I, aussi connu sous le nom de ʿAbd al-Raḥmān al-Dākhil, ce qui fait référence à son origine syrienne : il a fui l'assaut des Abbassides qui ont renversé la dynastie dont il était le chef et ont fait périr, presque jusqu'au dernier membre, la famille omeyyade souveraine en Syrie en 750.

littérature arabe médiévale (2000)[5]. La *maqāma* montre une relation transculturelle qui se reflète dans la traversée des thèmes et des styles de la littérature urbaine andalouse à *al-Maghrib* ou en Afrique du Nord. Dans ses *maqāmāt* (pluriel de *maqāma*), *Mufākharat malāqa wa salā* et *Miʿyār al-ikhtiyār* (*La mesure préférée*), Ibn al-Khaṭīb établit une comparaison élaborée entre les vertus des villes andalouses et maghrébines (Knysh, 2000). Dans *Miʿyār al-ikhtiyār*, écrite lors de son séjour à Salé, l'écrivain met en avant les avantages de la métropole nasride face à son homologue maghrébine, moins sophistiquée et moins spectaculaire (2000). Dans ces *maqāmāt*, il célèbre sa patrie en citant les qualités supérieures de la ville andalouse par rapport à la cité maghrébine au présumé développement retardé. Il est important de préciser que cette technique littéraire andalouse est transmise aux pays nord-africains dans le cadre des relations politiques de l'époque, qui ont réuni cette région africaine à l'Espagne musulmane. Les deux dynasties amazighes marocaines, almoravide (1061-1147) et almohade (1147-1269), avaient réussi à soumettre l'Andalousie à leur pouvoir jusqu'à la fin de leurs règnes respectifs. Ce genre artistique qui se base sur la confrontation des villes andalouses aux villes nord-africaines cessa donc d'exister en Andalousie au moment de la chute de Grenade, sous la dynastie nasride (1238-1492). Cet effondrement politique a mis fin au règne des Musulmans en Espagne. En somme, les liens politiques entre l'Afrique du Nord et l'Andalousie contribuèrent à une fusion culturelle, stylistique et esthétique, qui demeure aujourd'hui un héritage artistique dans l'histoire du Maroc.

Le roman marocain, de sa naissance à ce jour

Pour ce qui est du texte narratif au Maroc, il prend sa source dans la littérature arabe orientale et andalouse. Il a connu, au cours de l'histoire, une variété de genres, dont le récit biographique et épistolaire, la critique littéraire, la prose rimée et la littérature de voyage, parmi laquelle *Riḥlat Ibn Baṭṭūṭa* (*Le voyage d'Ibn Baṭṭūṭa*), l'un des textes narratifs les plus célèbres. Il inclut également la prose éditoriale (des ouvrages de géographie, d'histoire ou de sociologie rédigés dans un style

5. *Al-maqāma* désigne un genre littéraire qui a paru en Orient et qui s'est développé en Andalousie au x^e^ siècle avec Badīʿ al-Zamān al-Hamadānī. Les *maqāmāt étaient écrites en prose rimée (sajʿ)* et au mètre, et ornées de vers poétiques, de proverbes et de passages du coran et du *ḥadīth* (le recueil des actes et paroles du prophète Muḥammad).

littéraire), comme *Kitāb al-ʿibar* d'Ibn Khaldūn (*Livre des enseignements et traité d'histoire ancienne et moderne sur la geste des Arabes, des Persans, des Berbères et des souverains de leur temps*), écrit au XIVe siècle ; ainsi que l'art oratoire, un genre qui varie entre le discours politique, religieux et littéraire, et dont le discours de Ṭāriq Ibn Ziyād[6] reste le plus connu de tous. Le genre romanesque écrit en arabe est le plus récent de tous. Certains critiques, comme Ḥamdāwī Jamīl, affirment que cette écriture a paru au Maroc au milieu des années 1950, avec des romans comme *Fi-l-ṭufūla* (1957) (*Enfance entre deux rives*), un récit autobiographique de ʿAbd al-Majīd Ibn Jallūn, et *Qiṣaṣ min al-Maghrib* (1956) (*Nouvelles du Maroc*), un recueil de nouvelles d'Aḥmad ʿAbd al-Salām al-Baqqālī. D'autres soutiennent que l'œuvre de fiction arabophone au Maroc remonte à 1930 avec *Al-riḥlah al-murrākushiyyah, Aw miʾrāt al-masāwiʾ al-waqtiyyah* (*Le voyage à Marrakech, ou le miroir des dépravations actuelles*) de Muḥammad Ibn al-Muʾaqqat[7]. En somme, le roman de langue arabe arrive au Maroc quelques décennies après sa parution dans les pays de l'Orient. Quant au roman de langue française, il voit le jour pendant la période coloniale avec *Mosaïques ternies* de Chatt, qui dénonce vigoureusement « les innovations de la modernité [qui] viennent bouleverser ce monde clos [de traditions marocaines], désormais terni », comme le suggère Jean Déjeux dans *Maghreb : littératures de langue française* (1993 : 637).

Depuis la période coloniale, que ce soit en français, langue qui s'infiltra au Maroc durant le Protectorat français[8], ou en arabe, langue domi-

6. Ṭāriq Ibn Ziyād est un chef berbère qui a commandé les troupes musulmanes lors de la conquête de l'Andalousie en 711. Certains historiens soulignent le discours historique qu'il a adressé à ses soldats avant qu'ils ne traversent le détroit de Gibraltar, de l'Afrique du Nord à l'Espagne, appelant son armée à être courageuse, fidèle à sa mission et patiente.

7. Bien qu'on se demande encore si la date exacte de la publication d'*Al-riḥlah al-murrākushiyyah* est 1930, comme l'indique le Catalogue de l'Union arabe, ou 1933, date que fournissent Adolphe Faure et ʿAbd al-Raḥīm Mawdin, on sait pertinemment que cet ouvrage a été publié sous forme de lithographie par les presses de Muṣṭafā al-Bābī al-Ḥalabī au Caire (Hermes et Head, 2018). Ibn al-Muʾaqqat (1894-1949) est l'un des grands écrivains et penseurs marocains de la première moitié du XXe siècle. C'est un écrivain prolifique qui s'intéressait à nombre de domaines, notamment la jurisprudence islamique et les sciences de la religion, la littérature, l'histoire et les biographies.

8. En Afrique du Nord, le français ne représente pas toujours une langue coloniale *per se*. En Tunisie, par exemple, les langues latines sont implantées depuis longtemps sur le territoire. En revanche, pendant le Protectorat en Tunisie (1881-1956), le français s'est imposé comme une langue officielle et s'est diffusé dans le pays au moyen du système d'éducation, comme c'est souvent le cas dans l'histoire des colonies.

nante au pays depuis la conquête arabe du VII^e siècle, le texte littéraire marocain fait de la ville une plateforme où l'auteur expose des tableaux de la vie socioculturelle, économique et politique. La ville se présente dans l'écriture de fiction sous forme d'un espace artistique et symbolique qui illustre les réalités de la vie moderne dans toute sa complexité (Hermes et Head, 2018). Dans la littérature marocaine, la ville reflète souvent un territoire de relations conflictuelles entre différents groupes ethniques ou diverses classes sociales. Au même titre que la littérature marocaine arabophone, l'écriture marocaine francophone de la période moderne met en récit les changements socioculturels et politiques qui ont eu lieu pendant le Protectorat français (1912-1956), en passant par les transformations qu'a suscitées la période postcoloniale et, finalement, les développements qu'a connus le Maroc depuis la mort du roi Hassan II en 1999 et la succession au trône de son fils Mohammed VI.

En effet, la littérature marocaine semble doublement marquée dans son rapport au vécu urbain : par les discours patriarcaux issus du modèle colonial de divisions hégémoniques, sur les plans spatial et ethnique, en premier lieu, et par un concept postcolonial de désenchantement et de dégradation du climat sociopolitique, en second lieu. Parmi les premiers romans marocains qui mettent en scène l'espace urbain et ses différentes composantes, il y a *Le chapelet d'ambre* (1949) et *La Boîte à merveilles* (1954) de Sefrioui, ainsi que *Le passé simple* (1954) de Driss Chraïbi. Ces ouvrages, datant de la période coloniale (1912-1956), ont un style descriptif. Ils visent à reproduire la réalité socioculturelle et politique du Maroc sous le Protectorat (Baïda, 2011). Il faut préciser qu'il existe peu d'œuvres (auto)biographiques dans lesquelles l'auteur célèbre sa ville natale, le quartier historique et ses marchés, ses mosquées, son école coranique, ses mausolées, et les us et coutumes qui font partie du patrimoine culturel ancestral, sans toutefois porter un regard critique sur les troubles que cause l'entreprise coloniale sur la vie des Marocains, comme c'est le cas dans *La Boîte à merveilles* de Sefrioui. Souvent, les écrivains de cette génération dépeignent le statut social, culturel et politique fragile de leur ville natale sous le Protectorat, comme dans *Le passé simple* de Chraïbi où, à l'image de la ville impériale, la mère subit la violence du pouvoir paternaliste. Ce système de contrôle urbain construit sur des oppositions binaires prédominant dans de nombreux textes marque « l'originalité de la littérature marocaine, et ce, en donnant un aperçu des événements historiques et culturels sous-jacents à la première génération des écrivains marocains » (Tcheho, 2018 : 86).

On remarque une continuité de ce style littéraire, notamment avec les écrits de Sefrioui et Chraïbi, après l'indépendance du Maroc en 1956.

Pendant cette époque politique, une période où le nouveau gouvernement se présente comme un pouvoir hégémonique remplaçant le système colonial écrasant, une littérature émerge qui met en avant « un projet de société » (Baïda, 2011 : 15). De ce fait, le texte postcolonial s'apparente à un devoir de militantisme de la part de l'intellectuel marocain qui, après l'indépendance (1956), se porte responsable du devenir du pays (2011). Cette deuxième génération d'écrivains critique la société engourdie et le régime despotique du roi Hassan II (1961-1999). Des écrivains tels qu'Abdelkébir Khatibi, ainsi que des fondateurs de la revue intellectuelle bilingue *Souffles*[9] (1966-1973), tels Abdellatif Laâbi et Mohammed Khaïr-Eddine, s'adressent au peuple marocain et dénoncent les injustices sociales sous ce nouveau gouvernement. Il faut rappeler que Laâbi a joué un rôle influent dans l'évolution d'une littérature et d'une culture politique de l'après-indépendance. Le projet de Laâbi consiste à engager la littérature dans des processus favorables au développement d'une sphère publique moderne dans la société marocaine d'après le Protectorat. Pour Laâbi et ses collègues de *Souffles*, l'espace littéraire est un domaine de pensée et d'expression libre, « un espace de production et de circulation d'une culture de prise de conscience, laquelle implique la sensibilisation aux questions sociales et politiques, ainsi qu'aux malaises qui affectent la société postcoloniale au Maroc » (Babana-Hampton, 2008 : 24).

Ainsi, pendant les années 1960 et 1970, ce mouvement littéraire révolutionnaire de langues arabe et française continue à soutenir les mouvements politiques qui se dressent contre le manque de liberté et l'atteinte aux droits humains au Maroc. Un grand nombre de textes de fiction appartenant à cette période s'ancre dans la réalité sociopolitique, et met à nu la ville désenchantée où la justice, l'égalité et la liberté sont

9. *Souffles* est une revue littéraire qui a également été éditée en arabe sous le titre *Anfās*. Étant un point de jonction pour des expériences d'innovation dans des domaines artistiques différents de langues arabe et française, cette revue a joué un rôle éminent dans l'espace intellectuel et culturel marocain moderne. Malgré la contrainte de la censure et la fermeture définitive de cette maison d'édition en 1973, *Souffles* a réussi à présenter un produit que les intellectuels de l'époque ont considéré comme une nouvelle aptitude intellectuelle et une sorte de voyage collectif qui a transporté l'élite marocaine vers une expérience moderniste. Les textes de ces écrivains traitent d'actualité sociopolitique et d'engagement envers les préoccupations du citoyen qui aspire à une société de modernité et de démocratie.

quasi absentes. *Agadir* (1967) de Khaïr-Eddine est un exemple parmi les textes de désespoir et de désillusion qui ont suivi l'indépendance. L'auteur transpose la structure physique de la ville par un travail de fiction reproduisant un moment historique au moyen d'un nouveau style et d'un nouveau langage, afin de témoigner des changements de la réalité urbaine contemporaine dans toute sa complexité. Le tremblement de terre destructeur de 1960 qui réduisit la ville d'Agadir en ruines, et que Khaïr-Eddine dépeint dans son roman, symbolise l'effondrement de la société en général et le soulèvement de l'élite intellectuelle contre toute forme de corruption. Khaïr-Eddine souligne l'importance de réorganiser la ville et sa culture pour l'adapter aux réalités de l'inéluctable condition postcoloniale (Touaf, 2012).

En secouant jusqu'aux débris les structures de la ville, Khaïr-Eddine libère les citoyens des entraves de la cité devenue geôle. En outre, *Agadir* comporte plusieurs éléments qui symbolisent le désastre qui foudroya la ville postcoloniale et causa la désintégration de l'ordre social. L'auteur emprunte la symbolique de la ville abattue pour exprimer son rejet irrévocable de tout système rigide mis en place. Il exalte une esthétique de violence à déployer contre tous les pouvoirs et toutes les normes d'ordre linguistique, social, religieux et moral (Abdel-Jaouad, 1992). Cette poétique violente provoque au sein du roman une émeute dans un espace carcéral dominé par le pouvoir absolu et appuyé par la religion ancestrale que l'auteur conçoit comme étant paralysée et paralysante. Khaïr-Eddine révoque l'autorité suprême du roi, figure patriarcale égoïste, et son État qui marginalise, écrase et rend impotent le citoyen ordinaire (1967). La fusion de l'État et de la religion dans *Agadir* se fait à travers la figure du roi du Maroc et de son rôle d'*Amīr al-Muʾminīn* (le Chef des Croyants), un statut qui procure au monarque un pouvoir absolu et une autorité suprême sur ses sujets.

Pendant les deux dernières décennies du siècle passé, un nouveau genre prend son élan : celui de la littérature carcérale dépeignant les (anciennes) prisons secrètes, à savoir le « sinistre Point Fixe numéro 3 (le PF3), route des Zaers à Rabat » (Buttin, 2010 : 343), et le centre de détention Derb Moulay Cherif à Casablanca (Quinn, 2009). Cette écriture de la fin du XX^e^ siècle dévoile les conditions sombres des arrestations, ainsi que des interrogatoires illégitimes et violents menés par la police secrète marocaine, dans des commissariats clandestins. Les victimes de cette violence étaient principalement les intellectuels, notamment les hommes de lettres, et les étudiants et les lycéens qui participaient aux

émeutes. Dans ces romans visant l'accusation et la mise à nu du régime autoritaire et abusif de Hassan II, les écrivains deviennent des activistes qui attirent l'attention internationale sur l'emprise dictatoriale du gouvernement du monarque, afin de rendre justice aux détenus politiques. Ces développements sociopolitiques donnent aussi naissance à une lignée d'écrivains qui s'opposent avec virulence au régime de Hassan II, et qui, animés par les sentiments passionnels de révolte et d'abandon que suscite leur pays, s'exilent en Europe ou en Amérique du Nord.

Au moment où certains textes de cette période s'inscrivent dans le roman carcéral, d'autres récits, comme À l'ombre de Lalla Chafia (1989) de Driss Bouissef Rekab, représentent la cité pénitentiaire. Dans ce roman autobiographique, la ville prend la forme d'une estrade où défile la réalité sociopolitique marocaine de l'époque – une cité sombre et oppressive qui soustrait à la lumière du jour de jeunes intellectuels coupables de délit d'opinion. Bouissef Rekab lève le voile sur les centres de détention clandestins de Rabat et Casablanca, et sur la prison centrale de la ville de Kénitra où des centaines de prisonniers politiques sont restés enfermés dans des cellules pendant de longues années. Ce roman dépeint la ville sous le régime de Hassan II comme une prison, un lieu sinistre et hostile aux jeunes intellectuels assoiffés de liberté. Dans la cité d'injustice et d'oppression, ces jeunes qui contestent la monarchie et se soulèvent contre le régime despotique disparaissent des milieux estudiantins et de leurs domiciles, souvent à jamais.

Après la mort de Hassan II en 1999 – l'année qui marque la transition vers le XXI^e^ siècle au Maroc – la littérature marocaine demeure une expression de militantisme. Le roman met en scène les préoccupations sociétales et politiques. Les écrivains contemporains militent farouchement pour une transformation sociale et y participent en changeant les mentalités qui, selon eux, retardent le progrès et la prospérité du pays (Orlando, 2009). De nos jours, ces auteurs ont conscience de l'importance de sensibiliser le citoyen au danger de la passivité face aux réalités sociopolitiques, et démontrent l'intérêt collectif d'un avenir meilleur. Ils s'impliquent par leur plume dans le combat pour l'accélération de l'essor économique et du processus de changement social.

Toutefois, il est nécessaire de souligner l'extension spatiale – c'est-à-dire en dehors du cadre de la société urbaine marocaine – que connaît le roman contemporain. En effet, cette littérature ne se borne pas à la reproduction du vécu local, mais atteint des horizons plus larges ; il s'agit d'une écriture « [de] renouvellement et [d']élargissement »

(Bouguerra, 2010 : 180). Certains écrivains, comme Youssouf Amine Elalamy dans *Un Marocain à New York* (1998) et *Paris mon bled* (2002), et Fouad Laroui dans *La Femme la plus riche de Yorkshire* (2008), investissent des milieux urbains hors de leur pays natal – espaces qui reflètent leurs expériences respectives à l'étranger – menant ainsi « une réflexion sur l'altérité qui a ouvert la voie à une littérature maghrébine plus universelle, à des thématiques autres et à des écritures renouvelées » (Bouguerra, 2010 : 182). Dans ces ouvrages, les auteurs exercent leur esprit critique en décrivant l'hypocrisie et les injustices de la vie sociale dans la ville nord-américaine et européenne avec beaucoup de sarcasme. En effet, chez ces écrivains, contrairement aux écrits des générations précédentes, les œuvres qui explorent et critiquent la bourgeoisie, la pauvreté, le chômage et la vie dans le cadre du ghetto se distinguent par une esthétique qui puise dans l'humour noir et l'ironie, et innovent dans le domaine de la satire sociale, comme dans le cas de la comédie musicale, genre littéraire qu'exploite Elalamy dans *Paris mon bled* en parsemant le récit de passages en rap. Cette diversité de genres dans le roman marocain contemporain témoigne d'une société et d'une littérature composites et mondiales. Cette littérature fortement critique de la société contemporaine globale met en évidence le désir d'une ouverture à un lectorat plus large et plus divers. Elle dépasse ainsi les frontières du Maroc et s'adresse aux élites, sans toutefois s'éloigner de la masse populaire, tant au Maroc qu'ailleurs.

Qui plus est, la représentation socioculturelle et politique dans le roman marocain francophone s'accomplit sur le plan esthétique dans une pluralité de formes linguistiques, notamment la *dārija*, ou l'arabe dialectal, le berbère (sublangue), l'arabe classique (surlangue) et le français (xenolangue) (Orlando, 2009). Bien que langue intruse, le français représente le modernisme, la langue d'apprentissage à l'école et d'expression de forts sentiments de ferveur ou de colère (2009). S'il est vrai que le français marque une nouvelle politique et une culture introduite dans la société marocaine pendant le Protectorat – disons de manière moins violente qu'en Algérie où le français a été agressivement imposé comme langue officielle d'éducation pendant la période coloniale française (1830-1962) – l'arabe au Maroc a continué à être une langue d'instruction et d'expression littéraire depuis le VII^e^ siècle. Cependant, alors que la langue arabe au Maroc est une langue sacrée, la langue du Coran dans laquelle la religion était enseignée aux Musulmans dans les écoles traditionnelles du Maroc colonial, l'enseignement du Protectorat

français constituait un système hégémonique qui imposa la culture et la langue du colonisateur, instaurant/établissant ainsi une image supérieure de la civilisation française. Après l'indépendance, l'arabisation de l'enseignement au Maroc est devenue une politique nationaliste visant à traduire les programmes des écoles publiques en arabe dans le but de créer une société homogène, lettrée et arabophone (Boutieri, 2016). Dans le système éducatif postcolonial, la promotion de la langue arabe a pris la forme d'un nationalisme marocain exprimé en termes arabo-musulmans et dépendant de l'usage extensif de cette langue (2016). La lacune de cette politique d'arabisation réside dans le fait qu'elle ne s'appliquait pas à l'enseignement supérieur où le français continuait à être la langue d'instruction dans de nombreuses disciplines, à savoir les domaines scientifiques et techniques.

Cette incohérence au sein du système éducatif a non seulement créé un fossé linguistique pour les nouveaux diplômés du secondaire qui ont été instruits en arabe, mais elle a également engendré des problèmes d'emploi dans un marché du travail majoritairement francophone et de plus en plus anglophone (2016). En outre, dans le cadre de cette politique linguistique de l'enseignement au Maroc, la *dārija* est la langue de la communication en classe et des conversations dans la cour de récréation (2016). Ces dernières années, l'introduction de la *dārija* dans le programme scolaire marocain a fait l'objet de débats continus. De nombreux éducateurs, intellectuels, parents et élèves s'opposent à l'enseignement de la *dārija*. Ces acteurs estiment qu'un tel changement dans le programme éducatif amplifierait davantage les inégalités linguistiques, intellectuelles et professionnelles auxquelles sont confrontés les élèves issus des classes sociales basses et moyennes, particulièrement dans une société où l'enseignement français est déjà perçu comme plus prestigieux et de meilleure qualité par rapport au système d'enseignement public arabe (Zaireg, 2018).

Dans la fiction marocaine contemporaine, un nombre croissant d'écrivains revendiquent l'écriture ou l'incorporation de la *dārija* dans leurs textes, car ils la considèrent comme une langue matrice digne de création artistique et d'expression littéraire. En effet, mon analyse d'un grand nombre de récits marocains d'expression arabe et française met en valeur ce métissage linguistique, en l'occurrence chez Elalamy dans *Les clandestins* (2000), chez Youssef Jebri dans *Le manuscrit d'Hicham : destinées marocaines* (2007), tout comme dans *Fās… law ʿādat ilayh* (*Fès… Si la ville lui revenait)* (2003) d'Aḥmad al-Madīnī, ou encore

Jirāḥ al-rūḥ wa-l-jasad (1999) (*Blessures de l'âme et de la chair*) de Malīka Mustaẓraf. C'est pourquoi je trouve qu'il est essentiel et juste qu'un livre sur la ville marocaine comme espace d'entrelacement socioculturel et artistique réunisse et offre une perspective comparatiste par rapport à la fiction marocaine, indépendamment de la langue d'écriture. Une telle approche non seulement permet d'établir une vision beaucoup plus ample de la littérature marocaine, mais démontre également la manière dont ce corpus saisit la ville d'aujourd'hui et les individus qui l'occupent, ainsi que leurs pratiques et leurs interactions au quotidien.

Résumé préliminaire des chapitres

Cet ouvrage pluridisciplinaire se divise en trois chapitres traitant respectivement du vécu urbain, de la notion des lieux de mémoire selon la conception de Pierre Nora, et de la ville en tant que territoire genré dans les récits des XX^e^ et XXI^e^ siècles. De ce fait, afin de donner une vue d'ensemble des thématiques choisies et de retracer le développement du texte narratif au Maroc, il m'était indispensable d'inclure un nombre important de récits appartenant à une pléiade d'écrivains marocains arabophones et francophones, dont des noms reconnus à l'échelle mondiale et d'autres dernièrement (re)découverts et traduits en anglais.

Pour ce qui est de l'étude de l'espace, je me concentre dans les pages qui suivent sur six villes principales : Casablanca, Tanger, Rabat, Fès, Marrakech et Aghmat. Selon mes recherches et mes connaissances préliminaires, ces villes offrent la meilleure représentation tant des interactions sociales que des développements politiques et culturels dans le Maroc précolonial, colonial et postcolonial. Le portrait de la réalité socioéconomique et politique, mis en lumière dans le premier chapitre, permet de suivre l'évolution du texte de fiction au Maroc depuis le Protectorat – d'autant que ce livre s'inscrit dans les études coloniales et postcoloniales – et offre un accès direct aux paysages urbains et littéraires. Vient ensuite une étude de la mémoire individuelle et collective qui survole l'histoire marocaine du Moyen Âge et des périodes précoloniale, coloniale et postcoloniale, étude qui amène à découvrir la ville-palimpseste en compagnie de l'écrivain-flâneur maghrébin, ou le « *medinant* » comme l'appelle Réda Bensmaïa (2003 : 33). Le dernier chapitre offre une étude de l'écriture féministe qui s'est développée au Maroc vers la fin du XX^e^ siècle et où la ville fait figure de territoire de contestations et de transgressions spatiales et littéraires continues.

Pour conclure, ce livre puise dans des sources littéraires, théoriques, critiques et linguistiques qui permettent de combler l'immense écart entre les recherches littéraires marocaines de langue arabe et de langue française, lesquelles constituent quasiment deux cadres de référence séparés. En joignant les textes en arabe et en français, je construis une image plus ample et plus concrète de la diversité littéraire, à travers laquelle on peut cerner un lieu romanesque plus représentatif de la culture, de la société et de l'histoire urbaine du Maroc. Une analyse comparative des textes dans ces deux langues permet également de rapprocher la littérature marocaine provenant de différentes périodes historiques et régions géographiques, ainsi que de groupes ethniques variés. Cette démarche offre donc la possibilité d'établir un dialogue entre les différents genres et styles d'écriture, de se familiariser avec les influences et les liens interculturels à travers l'histoire du Maroc, et de mieux comprendre l'évolution de l'écriture romanesque qui va de concert avec les paysages urbains et littéraires contemporains.

CHAPITRE I

La réalité urbaine dans le roman marocain contemporain

La représentation de l'espace urbain dans la fiction littéraire marocaine contemporaine diffuse souvent une image de la cité divisée et injuste, surtout à l'égard du petit peuple – une tranche de la société constituant la grande majorité de la population du royaume. À l'image de la ville coloniale, la ville de la fin du XX^e^ siècle et du début du XXI^e^ siècle souffre de fragmentations physiques et de dégénérescence sociale. Il faut préciser que la hiérarchisation de l'espace urbain au Maroc date d'avant la période du Protectorat français. La ville impériale de Marrakech, à titre d'exemple, était divisée en trois sphères spatiales : la casbah, où se situait la demeure royale, la médina (le quartier historique), où habitait la population musulmane, et le *mellah*, où résidait la communauté juive marocaine. Cependant, sous le Protectorat français, on remarque une aggravation de la fragmentation avec l'avènement de l'urbanisme lyautéen[1]. De cette gestion spatiale naît une cité malade : sous l'effet de cet agencement colonial, l'espace urbain produit des séquelles socioéconomiques et psychologiques qui empirent au début de XXI^e^ siècle – une nouvelle époque dans l'histoire du Maroc, marquée par la mort de Hassan II et la succession de son fils, le prince héritier Mohammed Ibn Hassan.

Ce premier chapitre explore la question de l'expérience du vécu quotidien au Maroc dans un espace urbain complexe et fracturé. J'examine l'œuvre littéraire contemporaine dans le contexte des développements

1. Dans *Le Maghreb entre deux guerres* (1962), Jacques Berque écrit que le général Hubert Lyautey a instauré un système urbaniste colonial qui amplifia la fragmentation de l'histoire locale pendant la période du Protectorat (176-184).

sociopolitiques et historiques que connaît aujourd'hui la société urbaine marocaine. Ce chapitre propose une approche chronologique du traitement de l'espace vécu commençant par les périodes coloniale et postcoloniale, pour passer ensuite à l'analyse de la réalité sociale dans la ville contemporaine, et faisant dialoguer les productions romanesques francophone et arabophone. Ainsi, ce chapitre a l'avantage, d'une part, de cerner un paysage représentatif de la réalité sociale et, d'autre part, d'établir un rapprochement des tendances esthétiques et thématiques dans ces deux expressions linguistiques.

La ville modernisée : un volet sociopolitique et historique de l'espace urbain

> La décolonisation ne passe jamais inaperçue car elle porte sur l'être, elle modifie fondamentalement l'être […]. Elle introduit dans l'être un rythme propre, apporté par les nouveaux hommes, un nouveau langage, une nouvelle humanité. La décolonisation est véritablement création d'hommes nouveaux.
>
> – Frantz Fanon

Le récit de la ville marocaine post-1999 s'ouvre souvent sur une réalité socioéconomique et politique chaotique. Dans les textes du XXI^e^ siècle, le souffle créateur de l'auteur est le vécu des injustices et des transformations sociales, du manque de moralité, et de l'abus de pouvoir du gouvernement, qui continue à soumettre et à contraindre le peuple. D'un point de vue social et politique, la ville devient une incarnation de l'inhumanité à laquelle la population fait face (Shboul, 2005). Comme je l'ai signalé dans l'introduction de ce chapitre, les divisions ethniques, religieuses, sociales, économiques et spatiales qui règnent dans la ville précèdent l'œuvre colonialiste[2]. Dans le cadre de l'expansionnisme

2. Dans *Reconnaissance au Maroc*, dont l'édition originale date de 1888 et qui a remporté la médaille d'or de la Société de Géographie française, Vicomte Charles de Foucauld souligne la présence de deux groupes humains : les arabes, qui étaient généralement concentrés dans les plaines, et les berbères, qui occupaient les régions montagneuses. À partir de la différence dans la structure spatiale, Foucauld note d'autres différences liées à la structure sociopolitique. Selon ses observations, les populations arabes sont généralement soumises au pouvoir du sultan dont l'autorité est désapprouvée par la majorité des populations berbères qui vivent suivant un système tribal. Au milieu de cette dichotomie, Foucauld discerne un mode d'organisation qui semble être une ancienne pratique légale et codifiée. Il introduit deux espaces mis en opposition par rapport au degré de sécurité établi. Cette division des zones crée le besoin de moyens de transport différents – « *zeṭat* » (escorte) à « *blad es sība* » (État de chaos et de schisme)

colonial, l'urbanisme français saisit ces divisions et les amplifie. Après l'indépendance, les problèmes socioéconomiques s'aggravent et la fragmentation sociale et spatiale devient d'autant plus visible à mesure que la pauvreté s'accroît et que les espaces urbains marginaux comme les bidonvilles prennent de l'expansion[3].

Comme les écrits de la première génération, le nouveau roman aborde la thématique des transformations sociales qu'a connues le Maroc à la suite du colonialisme français. Cette littérature exprime la rupture avec les traditions qui se manifeste à travers la représentation de la ville moderne dégénérée ainsi qu'un sentiment de nostalgie pour un passé disparu. Dans *Kurat al-thalj* (2013) (*Boule de neige*), ʿAbd al-Raḥīm Jīrān souligne la dégradation de la société urbaine qu'a causée la modernisation de la ville. Dans la première partie du récit intitulée *Al-daḥraja al-ʾūlā* (*La première chute*), la narratrice Lallā ʿīn al-nās regrette la vie simple offerte par la médina de Casablanca d'antan, détruite par la modernité :

> Hélas, l'époque de la charrette et de la médina est bel et bien finie. Les gens menaient leur vie en toute simplicité, et l'esprit de convivialité réunissait tous les résidents du quartier […] sans différence aucune entre celui-ci et celui-là, même si les moyens financiers différaient entre eux[4]. (Jīrān, 2013 : 28)

Chez Jīrān, la ville d'aujourd'hui évoque un espace de réminiscences. Cette image se construit à partir du souvenir de l'espace social d'avant l'altération de la ville indigène – un espace de convivialité désormais perdu. Jīrān souligne avec regret que la ville est passée d'une atmosphère collectiviste et familiale à une mentalité individualiste et compétitive. La médina, qui constituait avant le colonialisme un espace d'union

et parfois une simple escorte à « *blad el makhzen* » (l'État du sultan) (Foucauld, 1985 : 6-7). Même si Foucauld signale souvent la dichotomie entre ces deux régimes politiques, il est tout à fait conscient des rapports entre les deux groupes. D'autre part, selon la représentation de Foucauld, l'idée de division est préexistante à l'intervention française sur le territoire marocain. Le colonialisme va utiliser cette dislocation à son avantage et va même procéder à son amplification.

3. Dans un essai qui porte sur la décolonisation, *Désenchantement national* (1982), Hélé Béji met en exergue la détérioration politique et l'exacerbation des aliénations dans les anciennes colonies françaises à l'aube des indépendances. Dans son roman, *L'Œil du jour* (1985), cette écrivaine tunisienne regrette Tunis, sa « Ville misérable ! » (143), dans un style lyrique et nostalgique.

4. Toutes les traductions de l'arabe au français qui suivent sont de moi, sauf indication contraire.

رحم الله زمن الكوتشي والمدينة القديمة. فقد كان الناس يعيشون الحياة ببساطتها، والود موصول بين الجميع . . لا فرق بين هذا أو ذاك، وإن اختلف الرزق بينهم . .